

Chers frères et sœurs,

L'Evangile de ce dernier dimanche de l'année liturgique (Matthieu 25, 31-46) sonne durement à nos oreilles. Il nous est difficile à entendre car le Christ nous y entretient du jugement dernier... et nous n'aimons pas aborder ce mystère. Il y a d'ailleurs dans l'Eglise une nette tendance sinon à l'abandonner du moins à ne presque plus l'évoquer. En effet, qui parle aujourd'hui du jugement dernier pour autre chose que pour le contourner, que pour l'atténuer, que pour le faire disparaître ? Si je voulais forcer le trait je dirais que nous parlions jadis dans l'Eglise d'un Enfer pour effrayer tandis que nous parlons aujourd'hui d'un paradis universel pour rassurer. Si bien que le fait même d'aborder la question du jugement dernier semble impossible tant les passions s'éveillent et s'excitent à sa seule mention. Cet émoi est d'ailleurs compréhensible vu l'enjeu à la fois personnel et collectif d'un tel jugement. Plutôt donc que d'essayer de vous convaincre de telle ou telle interprétation du jugement dernier, je vous propose de réfléchir à la façon dont nous réagissons à l'évocation d'un tel jugement. Peut-être qu'en suivant le jeu de nos passions, nous trouverons la façon dont cet élément de notre foi rejoint notre existence.

Posons-nous alors la question sans détour : pourquoi avons-nous tant de mal à entendre parler du jugement dernier ? Disons d'abord qu'il y a de très bonnes raisons à nos réticences. Il y a d'abord le refus de la pastorale de la peur tant il est vrai que l'on a usé du jugement dernier pour effrayer l'homme et le contraindre à adopter tel comportement, telle doctrine, telle discipline. C'est le geste même de Luther contre le moine Tétzel qui passait de village en village pour effrayer le peuple avec des discours sur les peines effroyables du purgatoire et les douleurs éternelles du feu de l'Enfer dans le but de vendre des indulgences. Luther refusa que l'Evangile ne soit rien d'autre qu'une parole qui vienne calmer une peur créée en nous par un imaginaire manipulateur. Pour Luther, la peur fabriquée et excitée en nous par les hommes d'Eglise n'est pas la porte d'entrée de la foi, c'est un instrument de domination contre lequel il faut protester, et contre lequel nous protestons encore à sa suite. Pourtant, remarquez-le, Luther savait plus que tout autre combien la foi au Christ peut permettre à l'homme de traverser les angoisses de l'existence ! Mais entre l'angoisse de l'homme et la peur de l'Enfer il y a un gouffre : la première tient à notre condition même, la seconde est provoquée en nous par une institution cherchant tout autre chose que notre salut. Si donc nous ne voulons pas prêter l'oreille à un discours sur le jugement dernier car nous ne voulons pas être guidé par la peur, soit ! N'écoutons pas !

Voici une autre raison d'écarter un discours sur le jugement dernier : si nous refusons l'idée d'un Dieu juge parce qu'il nous apparaîtrait alors tellement vindicatif qu'il ne pourrait

plus pour nous être le Dieu d'amour dont nous parle l'Évangile, de sorte que nous ne pourrions plus nous approcher de lui sans crainte, alors soit ! N'écoutons pas !

Il y aurait certainement encore d'autres raisons tout à fait légitimes qui pourraient manifester le bien-fondé de notre réticence par rapport au jugement dernier. Mais ces raisons vous les connaissez, en tous cas vous connaissez les vôtres et je vous les accorde volontiers. Soit ! Pour toutes ces légitimes raisons, n'écoutons pas les ecclésiastiques fabricateurs de peur !

Mais voilà, frères et sœurs, aujourd'hui dans l'Évangile, le jugement dernier n'est le discours ni d'une institution dévoyée ni d'un homme malveillant, mais bien l'enseignement de Notre Seigneur lui-même. Écoutons donc encore nos passions : n'y a-t-il pas d'autres raisons, plus obscures et moins avouables, qui pourraient rendre compte d'une partie de notre refus d'écouter ? J'ose devant vous cette hypothèse. Qui se sent mal à l'aise face à l'idée d'un Dieu amour ? Qui se sent menacé lorsqu'il entend ce verset de l'Écriture « Dieu est amour » ? L'accord est ici unanime... ce qui doit nous rendre suspicieux, nous, lecteurs d'une Bible où les hommes ne font que de « raidir la nuque » pour ne pas écouter Dieu... Et, tout d'un coup, tout le monde l'écouterait ? Si nous voulons bien d'un Dieu amour, nous devons alors nous demander ce que nous entendons exactement par-là ? Serait-ce possible que, parfois, nous acceptions volontiers un Dieu qui nous aime *c'est-à-dire* qui consente à notre existence telle que nous la menons ; d'un Dieu qui, loin de nous remettre en question, serait alors comme l'instance suprême servant à justifier la façon dont nous avons choisi de mener notre existence ? Si cette hypothèse a quelque chose de vrai – mais je vous laisse seul juge de cela – notre difficulté à entendre parler du jugement dernier pourrait avoir une cause moins noble que celles que j'ai citées tout à l'heure. Notre aversion pour le jugement dernier ne tiendrait-il pas aussi à ce que nous refusons de nous placer sous un Dieu qui nous juge *c'est-à-dire* que nous refusons d'accepter que la mesure de la façon dont nous vivons notre existence réside dans un autre que nous-même, qu'il soit, d'ailleurs, un dieu ou non ? Nous voulons être à nous-même notre propre mesure et notre seul juge. *Par conséquent*, nous ne voulons pas de ce Christ qui revient dans sa gloire pour juger les nations et les hommes. Car ce Christ n'est pas nous, il est extérieur à nous-même. Et nous nous révoltons contre lui comme contre tout être qui prétendrait nous juger. Dans notre superbe, nous voulons nous tenir au centre de notre monde. Or la venue du Christ en gloire manifeste un autre centre par rapport auquel les êtres sont évalués. Cette venue est donc insupportable à l'homme, elle nous est insupportable.

Permettez-moi d'ailleurs une courte remarque : lorsque l'on avance contre le jugement dernier le caractère trop mythologique de cette représentation, j'entends volontiers la critique contre la doctrine mais je ne peux m'empêcher de trouver la parade assez grossière car l'enjeu véritable n'est pas là. Il n'est pas tant dans l'image employée qu'en nous-même. Mais laissons cela...

Voyez, frères et sœurs, si je ne veux rien céder à la pastorale de la peur, et rien non plus à la difficulté de se représenter de façon cohérente un Dieu à la fois juste et miséricordieux – encore une fois si nous refusons d'écouter pour cela, je l'approuve ! – si ne veux rien céder de nos bonnes raisons, je ne veux pourtant pas me voiler la face : la résistance la plus importante que nous opposons au jugement dernier n'est rien d'autre que notre orgueil. Et c'est cette passion qui se lève en nous, cachée au milieu de notre peur et de toutes nos autres passions, lorsque nous entendons l'Évangile de ce jour ou lorsque nous entendons dans Symbole des Apôtres : *il siège à la droite de Dieu, le Père tout-puissant ; il viendra de là pour juger les vivants et les morts*. Au moment où le Christ s'annonce depuis les cieux et dans sa gloire, il ne trouve sur terre que des Protagoras criant dans une superbe protestation leur adage : « l'homme est la mesure de toute chose » et même « chaque homme est à lui-même sa propre mesure ». De sorte que Saint Augustin avait bien saisi la nature du péché en disant que l'homme est un être recroquevillé sur lui-même.

...

Allons-nous ressusciter les discours sur l'Enfer ? Allons-nous alors vous accabler encore d'une morale soutenue par la crainte des peines éternelles et par l'espoir de récompenses célestes ? Non ! Mais nous pouvons désormais entendre l'Évangile de ce jour comme ce qu'il est : l'Évangile de Jésus-Christ qui nous apporte le salut de notre âme.

Car enfin, si nous sommes recroquevillés sur nous-mêmes, pourquoi le Christ nous parle-t-il de sa seconde venue dans la gloire sinon pour nous tirer de nous-mêmes et nous délivrer de notre propre tyrannie ? Souvenons-nous de ce que Luther a mis en valeur : le salut est *extra nos* c'est-à-dire que le salut vient nécessairement, pour les êtres recroquevillés que nous sommes, de l'extérieur de nous-mêmes et d'un autre que nous-mêmes. Nous sommes ne pouvons être sauvés que par un autre, Jésus le Christ et, ce matin, par Jésus le Christ-Roi qui reviendra juger le monde et nous juger à la fin des temps.

Essayons d'entrer dans ce mystère pour recevoir en nos cœurs une foi agissante. Paradoxalement, par son jugement et en nous condamnant, le Christ nous sauve. Comment le Christ nous condamne-t-il ? En disant : *j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas rendu visite*. De fait, nous entendons plutôt ici la Loi qui nous montre notre péché que l'Évangile qui annonce le pardon que Jésus-Christ nous apporte. En nous appelant à la charité, à l'amour, le Christ dévoile notre manque d'amour et notre difficulté à servir notre prochain. Et nous sommes pris en défaut.

Comment nous sauve-t-il alors ? En nous offrant, dans cette condamnation même, un autre sens à partir duquel juger de notre vie. En nous offrant une autre mesure pour juger du « poids » de notre vie ou, dit autrement, pour découvrir la vie qui vaut la peine d'être vécue. Quel est cette mesure ? C'est l'amour. Mais non pas l'amour comme notion vague ou comme sentiment mais comme service concret du prochain. L'amour de l'autre plutôt que l'amour-propre c'est-à-dire plutôt qu'un amour immodéré de soi. Une vie digne d'être vécue n'est pas une vie dépensée à la suite de l'agréable ou du plaisant mais une vie offerte aux hommes – vie qui n'exclut certes pas l'amour de soi – L'Écriture dit bien *tu aimerais ton prochain comme toi-même* – mais une vie qui permet un juste amour de soi : car c'est peut-être en servant mon prochain que j'apprends et mes véritables besoins et la vacuité de certains de mes désirs. Or cet amour dont nous parlons n'est pas une simple idée. Il est une Parole qui a pris chair dans une existence. Le centre à partir duquel notre vie est nouvellement jugée c'est le Christ lui-même. Car il est celui qui a donné sa vie pour nous. En allant jusqu'au sacrifice de la Croix par amour, il a réalisé notre humanité et restauré l'homme comme image de Dieu. Si bien que nous savons désormais où regarder ou plutôt qui regarder lorsque notre repli sur nous-mêmes nous pèse, nous oppresse et nous enferme : nous avons en Jésus un nouvel horizon. Nous pouvons regarder à l'extérieur de nous-mêmes pour marcher à sa suite parmi les hommes. Et cela nous sauve. Jésus, le Christ juge, nous sauve en ne nous abandonnant pas à nous-mêmes au moment de mesurer la valeur de notre existence. Et cela n'a pas de prix car, ce faisant, Jésus brise la solitude qui peut se révéler la plus mortifère pour nous : se retrouver face à face avec soi pour juger de sa propre valeur peut en effet conduire à creuser pour sa vie un abîme dont il est impossible de sortir par ses propres forces. Eh bien, dans cet abîme où nous pouvons nous trouver, Jésus nous rejoint et ne nous abandonne pas.

Notez-le, au lieu de nous enfermer dans le dégoût de nous-mêmes à cause d'un idéal inatteignable, d'une idée de l'amour, le Christ est venu demeurer parmi nous, prenant notre chair et partageant notre vie. Sans pouvoir tout à fait l'expliquer, je suis convaincu que son incarnation change tout. Car au lieu d'être tyrannisé par une idée sublime qui ne pourrait que paralyser notre vie, nous pouvons regarder à Jésus en marchant à sa suite, en glissant nos pas dans les siens, dans une histoire, dans l'histoire de notre vie. Nous ne pouvons être des hommes parfaits mais nous pouvons devenir ses disciples, marchant, trébuchant et nous relevant à sa suite. Une idée ne pardonne pas, un idéal condamne. Jésus-Christ nous a manifesté un amour plus haut qu'aucune idée et néanmoins il nous pardonne, il nous relève, nous guérit et nous restaure chaque fois qu'ayant quitté son sentier, nous revenons vers Lui. Et la possibilité même de revenir à Lui plutôt qu'à nous-même, cela nous sauve.

Un dernier mot, si vous le permettez, j'ai dit tout à l'heure qu'une des bonnes raisons pour refuser d'écouter un discours sur le jugement dernier était l'impossibilité de réconcilier en soi dans une représentation cohérente un Dieu qui juge et un Dieu d'amour. Cette difficulté demeure mais il nous faut voir une chose, qu'il reste à penser, je vous l'accorde, mais qui nous est tout de même donnée ce matin : alors même qu'il se pose en juge, le Christ ne le fait pas autrement qu'en appelant encore et toujours à l'amour du prochain. De sorte que sur *le trône de sa gloire* comme dit l'Évangile de ce jour, le Christ ne cesse pas de nous parler d'un Dieu d'amour. D'un amour qui engage certes, mais comment l'amour pourrait-il ne pas engager et ne pas engager toute notre vie s'il est la mesure d'après laquelle une vie est digne d'être vécue ?

Alors, frères et sœurs, en cette fête du Christ-Roi, ne craignons pas de lever les yeux au Ciel pour attendre son retour. Car prêcher le jugement dernier est tout autre chose que d'effrayer les consciences, et tout autre chose que de condamner sans appel. Écouter le Christ, notre Seigneur, nous entretenir du jugement dernier, c'est entendre une nouvelle fois son Évangile, c'est le voir descendre des cieux pour nous prêcher le service de notre prochain et nous tirer de notre enfermement ; c'est l'entendre dire que la vie de l'homme, notre vie, ne vaut la peine d'être vécue que dans l'amour qu'il nous donne. C'est le reconnaître comme notre Roi, c'est-à-dire comme celui qui est la norme de toute notre existence et qui nous ouvre à la joie de la charité.

Alors avec Luther, devant l'avènement prochain du Christ, nous pouvons dire, sans peur et dans la foi : « viens cher dernier jour ! » Amen.